

La Nation

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Journal vaudois

Le nationalisme sans nation du président Macron

Dans sa lettre du 5 mars, publiée dans tous les pays de l'Union européenne, le président Emmanuel Macron écrit: «Le repli nationaliste ne propose rien; c'est un rejet sans projet.»

Le seul projet d'une nation, c'est d'exister et de se perpétuer. C'est un projet général et suffisamment absorbant, puisqu'il s'agit de composer et de recomposer sans cesse un nombre indéfini de personnes libres, d'institutions autonomes, de situations imprévues et d'équilibres changeants. Bien entendu, toute nation a aussi de grands projets particuliers, dans les domaines de la sécurité, de la défense armée, des infrastructures, sans oublier tout ce que recouvre la notion évolutive de «service public». Mais ces projets n'ont de raison d'être qu'intégrés à la nation dans la perspective de sa vie à long terme.

Le projet nationaliste est égoïste, c'est vrai. Mais c'est un égoïsme collectif. Il inclut tous les nationaux et, sous des statuts divers, les étrangers qui y vivent. C'est déjà beaucoup. De plus, cet égoïsme peut être bénéfique pour l'extérieur: la nation qui conduit une politique étrangère stable, intransigeante et pacifique rend indirectement service aux autres Etats. Un pays en paix est une oasis précieuse pour les pays qui l'entourent.

Le vrai repli sur soi est bien autre chose: du temps d'Enver Hoxha, l'Albanie, elle, était repliée sur elle-même, totalement isolée après ses ruptures successives avec le reste du monde, puis avec l'URSS, puis avec la Chine. Les nationalistes français visés par M. Macron ne proposent tout de même pas ce genre de verrouillage.

Quand on parle de «projet» politique, on pense à un plan volontariste, économique, par exemple, qui sort le peuple de lui-même et mobilise toute son énergie, ou à des mesures démographiques draconiennes visant à réduire ou à augmenter fortement la population, ou encore à la mise en œuvre massive et systématique d'une nouvelle idéologie. Remarquons que ces projets ne sortent pas non plus de la perspective nationale. Simplement, ils la déséquilibrent en se substituant à la recherche du bien commun. On peut l'admettre dans le cas particulier d'une mobilisation générale, qui concentre l'effort du bien commun sur l'effort de guerre. Tout est alors subordonné à la défense armée du territoire et de l'indépendance. Chacun admet des restrictions importantes à sa liberté, parce qu'elles visent la survie de la nation. Mais c'est tout de

même un déséquilibre, qui doit être corrigé aussi vite que possible.

Dans la nation, la communauté humaine est première. Une nation peut aller aussi mal qu'elle veut, elle continue d'exister. Ecrasée par l'occupant comme le Tibet, déportée comme les Arméniens, mutilée plusieurs fois comme la Pologne, privée de sa terre et persécutée durant des siècles comme Israël, elle continue de vivre, elle poursuit inlassablement son projet: se retrouver un territoire, se reconstituer en Etat.

L'exemple inverse est celui de l'entreprise ordinaire. Celle-ci forme elle aussi une communauté, unissant le patron, les cadres et les employés. Mais, contrairement à la nation, son caractère communautaire est second. C'est une retombée heureuse du travail. Mais c'est ce travail qui justifie l'existence de l'entreprise. Si elle perd son utilité ou sa rentabilité, on ne va pas la maintenir artificiellement en vie sous le motif qu'elle est une communauté.

Revenons au président Macron. Son projet, c'est de renforcer la réalité politique de l'Union européenne. Dans sa tribune, il plaide pour la nécessité d'avoir des frontières face aux migrations et aux

«puissances agressives.» «La frontière, dit-il, c'est la liberté en sécurité». «Aucune communauté, dit-il encore, ne crée le sentiment d'appartenance si elle n'a pas des limites à ce qu'elle protège.» Il demande une «police des frontières», qu'on peut voir comme l'embryon d'une armée européenne. Il revendique la «préférence européenne» pour protéger «les industries stratégiques et nos marchés publics». Il veut un «salaire minimum européen» et un «bouclier social» assurée par l'Union. Enfin, il demande une «Conférence pour l'Europe afin de proposer tous les changements nécessaires à notre projet politique sans tabous, pas même la révision des traités». C'est ni plus ni moins qu'une assemblée constituante européenne!

Ce discours reprend l'entier de la rhétorique nationaliste, mais pour l'appliquer à l'Union européenne... qui n'est pas une nation. Dans les fumées de l'alchimie macronienne, le vil plomb nationaliste se change en or pur progressiste. Ce qui était rejet devient projet. En même temps (!), ce projet sera ressenti par les autres Etats de l'Union comme une pure et simple extension du nationalisme français, tant le décalque est évident. Accessoirement (ou principalement), c'est un projet électoral.

Olivier Delacrétaz

Le seul projet d'une nation, c'est d'exister et de se perpétuer.

Le Cercle littéraire fête son bicentenaire

1819-2019: depuis deux cents ans, le Cercle littéraire réunit dans le même bâtiment les intellectuels lausannois qui désirent lire les journaux et les revues, ou emprunter les ouvrages les plus divers de sa bibliothèque. Il y a là une permanence et un patrimoine exceptionnels.

C'est en effet au n° 7 de la place Saint-François, dans les étages supérieurs d'un des rares immeubles du XVIII^e siècle qui subsistent sur cette place, au-dessus du magasin La Griffie Ausoni, autrefois du Bazar vaudois, que se trouve depuis l'origine le Cercle littéraire, d'abord comme locataire, puis propriétaire des lieux depuis 1821. L'agencement intérieur des salons, bien entretenus, présente des plafonds à moulures et des cheminées Louis XVI. Il est le cadre de nombreuses manifestations: conférences, entretiens avec des écrivains, concerts, prestations culturelles diverses. Par derrière, à l'étage et dans le «bûcher», on découvre des dizaines de milliers de livres, couvrant les domaines les plus divers de la connaissance, trésor patiemment accumulé par les générations successives de responsables. A

la manière des «clubs» londoniens, le Cercle est formé de sociétaires, entrés à la suite d'un double parrainage et soumis au «ballottage» – sorte d'élection où, contrairement à l'emploi du terme en politique, tous les candidats sont élus au premier et unique tour!

Lors des préparatifs de ce bicentenaire, les recherches dans les archives ont révélé des fonds inconnus jusque-là: celui du Cercle de la Palud, où se réunissaient les élites lausannoises entre 1766 et 1842, et celui du Cercle du commerce, qui a eu son activité de 1799 à 1850. Ces deux associations ont fusionné avec le Cercle littéraire. La totalité de ces fonds d'archives a été déposée récemment aux Archives cantonales.

Bien sûr, des historiens se sont penchés sur le passé de cette institution, Charles Gilliard lors du centenaire en 1919 (texte publié en 1966 seulement, par J.-Ch. Biaudet), plus récemment Maurice Meylan (2007), et l'anniversaire a donné l'occasion de publier, sous la direction de Guillaume Poisson, un bel album coloré, fortement illustré, donnant des aperçus intéressants sur

des points que les ouvrages précédents avaient peu étudiés: les deux Cercles dont les archives ont été retrouvées, le bâtiment lui-même et les architectes qui l'ont peu à peu transformé, la bibliothèque et ses collections historiques et géographiques, son rôle dans la vie littéraire romande, etc. Ce travail est le fruit de divers spécialistes qui ont su rendre leur contribution passionnante¹.

L'origine du Cercle? Le besoin de pouvoir lire journaux et gazettes, publications nouvelles et nombreuses au début du XIX^e siècle, et fort onéreuses, besoin de s'informer, de réfléchir, de discuter. La tendance est longtemps restée majoritairement libérale. Le fumoir et les billards attiraient ces messieurs. A la suite d'après discussions, les dames ont été admises comme sociétaires: c'était en 1993. Aujourd'hui, ce sont surtout des retraités, médecins, avocats, ingénieurs, professeurs et, ces dernières années, psychiatres et psychologues, qui profitent de leur loisir pour emprunter les ouvrages qu'ils ne souhaitent pas acheter eux-mêmes et assister aux nombreuses conférences et autres manifesta-

tions organisées par le comité. Comme l'écrit le président actuel, Jacques Poget, «à mi-chemin entre la sphère privée des salons bourgeois où l'on s'invite et celle, publique, des cafés où l'on se côtoie, le Cercle littéraire constitue un entre-deux social policé, qui reflète depuis deux cents ans les goûts et intérêts d'une partie de la société lausannoise, sensible à ce lieu privilégié». Les salons, en effet, offrent un havre de paix et de silence studieux au milieu de l'agitation de la place Saint-François et de son bruyant trafic. Ces vingt dernières années, le nombre des inscrits a doublé, passant de 300 à 600! Ceci sans aucune publicité. On peut affirmer sans risque que l'avenir de l'institution est assuré. Mais l'essentiel, c'est la bibliothèque, sans doute la collection privée la plus riche du Canton, qui «reste de tout temps le cœur du Cercle littéraire».

Yves Gerhard

¹ *Les Trésors du Cercle littéraire de Lausanne, Deux siècles de collections patrimoniales, 1819-2019*, sous la direction de Guillaume Poisson, Editions Slatkine, Genève, 2019.

Louis Polla, mémorialiste de Lausanne

Mémoire vivante et amoureux fou de la ville de Lausanne, de ses quartiers, de ses places, de ses rues et de ses maisons, biographe des personnages qui ont donné leur nom à ces rues et à ces places, mais aussi à des promenades et des terrasses, le journaliste Louis Polla nous a quittés le 4 mars au bel âge de nonante-sept ans.

Fils de Robert Polla, d'origine piémontaise, devenu bourgeois de Lausanne, ingénieur aux Tramways lausannois puis aux CFF, et de Marie, née Rast, d'origine lucernoise, Louis Polla est né le 13 août 1922 à Lausanne, quatrième d'une fratrie de cinq enfants. Domicilié dès son enfance au 5 du chemin de Meillerie, qu'il ne quittera plus jusqu'à son décès, il étudie successivement dans une école primaire catholique, au Collège Classique Cantonal et au Gymnase d'Einsiedeln, où il décroche en 1942 un diplôme de maturité latin-grec. Promu premier-lieutenant après ses écoles de recrue et d'officier, il est appelé à faire du service actif durant la «Mob». Il entreprend ensuite des études de droit à l'Université de Lausanne, où il porte les couleurs de Lémania, et décroche sa licence en 1948, en même temps que Marc Lamunière, le futur patron d'Edipresse.

Louis Polla fréquente le Groupe universitaire catholique, où il fait la connaissance de Miriam Lorz, qu'il épousera en 1953. Il y rencontre aussi René Leyvraz, rédacteur en chef du *Courrier de Genève*. Après un stage de juriste à Fribourg, le quotidien catholique genevois l'engage comme pigiste, en lui confiant dès 1950 le poste de correspondant vaudois pour le Grand Conseil et le Conseil communal de Lausanne. L'ATS, la CPS et l'agence KIPA bénéficient aussi de sa collaboration, de même que le *Bulletin de la Section vaudoise des officiers*, dont il est le rédacteur en chef de 1954 à 1964, et le *Journal bourgeois de Lausanne*, qu'il dirige de 1957 à 1959.

Dans les colonnes du *Courrier*, il se bat notamment pour que le statut de l'Eglise catholique soit reconnu par le canton de Vaud. Deux de ses frères sont prêtres, les abbés Amédée et Francis Polla. Ce fervent catholique collabore à *L'Echo* et se bat pour un PDC fort, en observant toujours une stricte neutralité politique sur le plan

journalistique. Il est aussi actif au sein des comités du Cercle catholique de Lausanne, dès 1949, et de Pro Familia, dès 1954.

Début 1958, il est engagé comme rédacteur à la *Feuille d'Avis de Lausanne*, d'abord à temps partiel, puis à plein temps. En janvier 1960, il inaugure sa chronique hebdomadaire «Maisons et quartiers d'autrefois» avec un article sur la Porte Saint-Maire, à la Cité. Cette chronique, que de nombreux lecteurs enrichissent avec l'envoi de cartes postales et de photographies anciennes, s'achèvera en avril 1989. Elle sera reprise en janvier 1991 sous le titre «Lausanne, hier et aujourd'hui» avec un changement, soit la confrontation d'une ancienne photographie avec celle prise au moment de la rédaction de l'article. Cette saga lausannoise s'achève en janvier 2006. Au total, 1'584 chroniques, dont près de la moitié ont déjà été numérisées! Ce trésor confié aux AVL a été analysé dans une seule et même base de données; celle-ci permet de retrouver un article en fonction des adresses principalement, mais aussi des noms de personnalités, de sociétés, de commerces et de mots-clés¹.

Soucieux de retrouver ses racines, Louis Polla s'est imprégné des écrits de Charles Vuillemet, de Maxime Reymond, de Georges-Antoine Bridel, président de l'Association du Vieux-Lausanne pendant un quart de siècle, de Marcel Grandjean, auteur de trois ouvrages monumentaux sur *Lausanne* et de Jean Hugli, l'auteur de *Grandes heures de Lausanne*. Avec Huguette Chausson et Jean-Pierre Thévoz, titulaire de la rubrique «Lausanne, vous connaissez?» dans la *Nouvelle Revue* (1979-1991), Louis Polla s'est imposé dans nos médias comme l'un des meilleurs connaisseurs de la capitale vaudoise.

L'œuvre qu'il laisse – pas moins de cinq ouvrages richement illustrés et plusieurs plaquettes – est capitale. Elle débute avec *Lausanne 1860-1910 – Maisons et quartiers d'autrefois* (Payot, 1969). Louis Polla s'efforce d'établir la chronique des maisons, qu'il présente depuis leur construction jusqu'à leur disparition. Dans une préface, Pierre Cordey le présente comme «un vrai

détective de l'histoire locale, trop négligée, comme les monuments». Il en profite pour dénoncer «une irrémédiable sottise», la démolition de la porte Saint-Maire, et stigmatiser «les demi-rufians de la pierre et de l'immobilier», estimant qu'«il n'y a rien de plus cruellement bouffon que les grâces florentines du Palais de Rumine».

Lausanne 1860-1910 – La vie quotidienne (Payot, 1974) complète le premier volume. Il restitue cinquante ans de vie lausannoise et présente d'étonnants documents illustrant la douceur de vivre dans une capitale qui compte, en 1860, guère plus de seize mille habitants!

Dans *Rues de Lausanne* (Ed. 24 heures, 1981), préfacé par Jean-Pascal Delamuraz, Louis Polla raconte la vie de cent personnages qui ont donné leur nom aux rues de la ville, de saint Etienne à Henri Guisan. Dans sa préface, l'ancien syndic le félicite de «respecter l'histoire [et de] la restituer avec rigueur et conscience». A noter que cet ouvrage complète celui de Marc Christin, *Lausanne – Les parrains de ses rues*, publié en 1910. L'auteur y recensait déjà une trentaine de personnalités, parmi lesquelles une seule femme, Jenny Enning, née Cavin, qui a laissé la jolie somme d'un demi-million de francs à la ville, ce qui a permis la construction de l'école primaire de Villamont-Dessus.

Sont venues la rejoindre Maria Belgia et Isabelle de Montolieu. Un sacré quatuor va faire irruption dans l'éco-quartier des Plaines-du-Loup avec des rues dédiées à Edith Burger, pianiste et chanteuse, Elisabeth Jeanne de Cerjat, co-fondatrice de l'Asile des aveugles, Germaine Ernst, artiste peintre, et Elisa Serment, pionnière du féminisme en Suisse. On ne pourra plus dire ainsi que les femmes sont restées à côté de la plaque!

Vient alors *Lausanne, passé et présent sous le même angle* (Slatkine, 1984), avec de superbes photos de Nicolas Crispini et Robert Hofer. Lausanne a-t-elle «mal tourné»? Louis Polla estime plutôt qu'«elle a pris des allures de grande ville qui ne s'est pas toujours sentie très à l'aise dans la toilette qui lui était imposée». Sans polémiquer, il donne la parole aux documents iconographiques. On bondit allègrement d'un quartier à l'autre, sans transition. Le but? «Faire découvrir un autre visage de Lausanne, signaler quelques mutations. Libre à

chacun de les apprécier ou non selon ses sentiments, sa sensibilité, sa formation.»

Fermant la marche, *Places de Lausanne* (Ed. 24 heures, 1987) raconte, de la Cité à Ouchy en passant par la Riponne (dont on promet de nouveaux projets d'aménagement depuis... 1985!), la naissance et la vie de ces espaces ouverts au public. Louis Polla fait aussi revivre des places disparues, comme celle du Coutzet, située à Marterrey. Plus de trois cents photographies et gravures anciennes agrémentent cette promenade citadine.

Avec Colette Muret, sa consœur de la *Gazette de Lausanne*, cet ardent défenseur du patrimoine bâti lausannois a été l'un des cofondateurs du Mouvement pour la Défense de Lausanne, issu en 1967 de la campagne pour la sauvegarde de la maison Villamont. Il s'est aussi montré actif au sein de l'Association Mémoire de Lausanne, héritière de l'Association du Vieux-Lausanne, dont il fut membre du comité. A ce titre, il s'est battu pour la sauvegarde des collections de ladite association et le maintien d'un musée consacré à l'histoire lausannoise. La Société vaudoise d'histoire et d'archéologie lui a décerné en 1978 le Prix Jean Thorens et la Fondation pour le Patrimoine culturel romand son Prix 1998. Il était en outre Chevalier de Grâce magistrale et Officier au mérite de l'Ordre souverain de Malte.

Ce père de quatre enfants, dix fois grand-père et cinq fois arrière-grand-père, partageait avec son épouse Miriam la passion de tout ce qui a trait à la représentation de la Nativité. Il a été le fondateur en 1983 et le président pendant vingt ans de l'Association suisse des Amis de la Crèche, rattachée à la Fédération mondiale de la Crèche, en même temps que le rédacteur du journal *Gloria*. Sa propre collection, riche de plusieurs centaines de crèches du monde entier, de santons et d'objets divers, a déjà été présentée au Musée historique de Lucerne et au Château de Gruyères. Elle sera confiée prochainement à un musée.

Avec beaucoup de Lausannois, nous conserverons la mémoire de cet éminent confrère et serviteur du bien commun.

Jean-Philippe Chenux

¹ Campiche (Evelyne), Wegmann (Dominique), *Trente ans d'une chronique lausannoise (1960-1989)*. «Maisons et quartiers d'autrefois» de Louis Polla. *Dépouillement et indexation*, Lausanne, AVL, 1990, 3 vol. (travail de diplôme)

Les jeunes ont trouvé une morale commune

La Nation a consacré plusieurs réflexions à la mobilisation des jeunes pour le climat. Je me permets d'y ajouter un autre éclairage.

Ce combat pour l'environnement a toutes les caractéristiques d'un combat moral, c'est-à-dire d'un combat opposant le bien au mal, les bons aux méchants, les actions bonnes et les mauvaises actions. On peut prévoir que ce combat va se poursuivre, pour la simple raison que les jeunes ont besoin d'une éducation et d'une structure morale. Or, depuis cinquante ans, la pensée dominante a décrété que la mo-

rale était une affaire individuelle, que le bien et le mal étaient des concepts relatifs. «Surtout ne pas moraliser» est même devenu un dogme chez certains de nos pasteurs.

Il n'y a pas de communauté humaine sans une morale commune. La défense de la planète, nouvelle morale, a cet effet inespéré de recréer une communauté entre les jeunes, et probablement aussi entre les générations. On ne va pas s'en plaindre. Mais on aimerait que ce ne soit pas leur seul combat moral.

Jacques-André Haury

Chronique sportive

Lors des championnats du monde de ski nordique qui se sont déroulés dernièrement en Autriche, Kilian Peier a créé la surprise, en terminant troisième du concours de saut à ski, sur le grand tremplin d'Innsbruck. Le sauteur de La Sarraz a réalisé des bonds à 127 m et 128,5 m, et il n'a été précédé au classement que par les Allemands Markus Eisenbichler (or) et Karl Geiger (argent). A 23 ans, Kilian Peier réalise le plus grand exploit de sa carrière, qui en appellera sans doute d'autres.

A Glasgow (Ecosse), l'athlète de Gingins Léa Sprunger a gagné la course du 400 m des championnats d'Europe en salle, devançant d'un centième de seconde seulement la Belge Cynthia Mbongo. La Vaudoise a établi au passage la meilleure performance mondiale de l'année sur la distance (51''61), et elle a obtenu sa deuxième médaille d'or à l'échelon européen. Bravo à elle!

A. Rochat

Salaires vaudois : bonnes nouvelles !

C'est bien connu : les salaires stagnent depuis dix ans ; la main-d'oeuvre étrangère, avec la libre circulation, les tire vers le bas ; l'écart entre les peu payés et les bien payés tend à se creuser ; les postes à bas salaires se multiplient ; la discrimination salariale dont souffrent les femmes perpétue une injustice criante. C'est si bien connu, puisque vous l'entendez ou le lisez tous les jours, qu'il n'est même pas besoin de le vérifier.

Et pourtant ! Le Courrier de Statistique Vaud – le service officiel de statistique du Canton – vient de révéler des chiffres qui disent tout le contraire.

D'abord, de 2006 à 2016, le salaire médian brut dans le secteur privé a augmenté de 9,1% nominalement et,

inflation quasi nulle déduite, de 8% en valeur réelle. Précisons que le salaire médian (la moitié des salariés gagne plus, la moitié moins) donne une meilleure image de la réalité que le salaire moyen, qui peut être influencé par les caprices des extrêmes. Ce salaire médian atteint 5'990 francs par mois. La hausse reflète bien la prospérité constante de l'économie vaudoise, malgré le franc fort, les turbulences vécues par l'industrie bancaire, et l'on en passe. On s'en réjouit ; encore faut-il ne pas l'occulter.

Dans la fonction publique, le salaire médian atteint 7'410 francs brut. N'en concluez pas trop vite que les agents de l'Etat sont des privilégiés, car ils sont en moyenne plus longuement formés

que dans le secteur privé, plus âgés et au bénéfice d'une ancienneté supérieure. Il est toutefois utile de noter que, emplois privés et publics confondus, le salaire médian de l'ensemble des Vaudois dépasse nettement 6'000 francs.

Les bas salaires (définis dans la statistique comme ceux qui sont inférieurs à deux tiers du salaire médian, soit 4'000 francs en 2016) sont le lot de 9,1% des travailleurs vaudois du secteur privé. Cette proportion est en forte baisse depuis 2008, où elle atteignait 12,5%. Une diminution de presque un quart, ça se salue !

La dispersion des salaires se réduit aussi. Calculée selon une formule dont on vous fait grâce, tout en remarquant qu'elle ne tient pas compte des extrêmes, elle était en 2016 la plus faible depuis 2008. Bon à noter, même si, selon la définition, on ne considère pas tout l'éventail.

Les salaires des frontaliers, qui occupent en général des emplois un peu plus modestes que les résidents, restent légèrement inférieur à celui de ceux-ci. Il atteint tout de même 5'810 francs par mois, ce qui explique l'attrait de notre pays, et sa croissance est plus marquée que celle du salaire médian d'ensemble. Il semblerait donc que ce sont les salaires suisses qui tirent ceux des frontaliers vers le haut, et non ceux des frontaliers qui tirent nos rémunérations vers le bas.

L'écart salarial entre les sexes diminue au fil des années ; il était de

17,2% en 2008 et s'est réduit, presque de moitié, à 9,3% en 2016 ! Encore s'agit-il d'une différence qui s'explique en majeure partie par des données objectives, telles que le niveau de formation, le type d'emploi, la position hiérarchique. Si l'on cherche l'écart subsistant après avoir tenu compte de ces données constatables, la part dite « inexplicite » de l'écart se réduit à 4%. Et même cette part « inexplicite » résulte notamment de caractéristiques individuelles objectives, mais que la statistique n'appréhende pas : l'expérience professionnelle des salariés, leur compétence réelle, leur régularité au travail (absentéisme), leur esprit d'engagement, etc. Si l'on ajoute que la statistique dont on parle ici n'englobe pas le secteur public, où la discrimination liée au sexe devrait être minime ou nulle, on est près de conclure que le problème est pratiquement résolu dans notre Canton. Qu'on se le dise à l'approche d'une certaine « grève des femmes », qui se veut emblématique mais qui est surtout injustifiée (et d'ailleurs illégale).

Voilà, grâce à Statistique Vaud, de quoi modérer les rengaines misérabilistes (« Toujours plus de pauvres dans notre pays ! »), calmer le zèle social du compromis dynamique, faire taire les clameurs des idéologues (« Halte au sacrifice des femmes ! ») et inspirer des titres retentissants à notre presse. Mais les chiffres contredisent les idées reçues. Vous n'avez donc pas lu ces grands titres, sauf dans *La Nation*.

Jean-François Cavin

Double vie

« Double vie », série télévisée tournée en Lavaux, finit plutôt de manière positive, comme si elle devait se racheter des nombreux égarements additionnés tout au long de son histoire. Il est toujours intéressant d'analyser des objets symboliques propres à une société et à une époque afin d'en comprendre les caractéristiques fondamentales. Cette série est romande. Les acteurs sont tous romands, la RTS, et donc notre argent, la produit. En outre, elle se déroule dans les magnifiques paysages de notre Lavaux. Elle est donc presque vaudoise. Nous verrons qu'elle est surtout profondément nihiliste et ressortit, comme à l'accoutumée, au microcosme de la culture moderniste.

Tout d'abord, au niveau de l'image, on ne peut qu'être étonné par son incapacité à montrer la beauté des choses, la beauté pourtant évidente et solaire du paysage lémanique, si facile à capter pour l'oeil. Le grain de l'image est terne, flouté, comme marqué par une poussière de sable partout en suspension. On s'interroge déjà sur le plan de la forme. Le cinéma, se prétendant être un art, ne désire-t-il pas exprimer la beauté des choses ou le monde tel qu'il est, même si c'est pour l'interroger aussi, et surtout l'approfondir ? On verra que, comme très souvent, le fond est à l'image de la forme et réciproquement.

Ensuite, si l'on en vient au contenu, on ne peut qu'être effaré par la vision catastrophique des relations humaines que l'on trouve dans cette narration. Le règne de la division domine, celui du Diable penseront certains, puisque c'est le propre étymologique du diable que de diviser (*diabolos* « diviser, séparer »). La plupart des individus sont perdus, incapables d'être loyaux de manière tant soit peu stable. L'architecte avait deux femmes et deux familles, la double vie commence à l'évidence là. Le fils aîné est souvent un salaud avec sa mère, mais l'adolescence doit certainement tout autoriser selon la douteuse éthique des scénaristes. La mère est perdue, passe d'un amant à un autre. Le frère, dans une sorte de quasi inceste – car il faut bien s'exciter en frôlant les rares tabous sociaux encore en place –, couche et fait un enfant avec sa belle-sœur, veuve de

seulement quelques jours. Nina, au superficiel métier de rédactrice d'un magazine féminin, erre dans la vie, et n'est en fait qu'une sorte de double de son père qui, lui, a un réel Alzheimer. Ce père malade, devenant dément, est en quelque sorte la métaphore involontaire de l'anthropologie défendue par cette série.

Notons que presque tous les métiers des protagonistes concernent l'image et le spectacle : architecte pour le défunt père, rédacteur de magazine pour Nina, réalisateur pour le frère, potentiel photographe pour le fils. Ce n'est pas la mère psychologue qui va beaucoup changer le tableau. Il n'y a que le grand-père qui est plus ancré dans le réel, avec sa profession de vigneron, mais ce personnage est présenté de manière négative, méprisant et dominateur qu'il est. Appert le côté très désincarné et nombriliste d'une série qui condense les fantasmes et les idéaux d'un groupe social particulier.

En substance, on a dans cette série la sempiternelle conception moderniste de la vie, avec des personnages tous plus « paumés » les uns que les autres. Mais le tout est lié par diverses sauces douceâtres qui essayent, en vain, de racheter le démembrement de ces existences.

La série se complait ainsi dans les errements, dans les complications humaines, relationnelles et affectives, car sinon ce ne serait pas assez palpitant, ce serait trop prévisible, n'est-ce pas ? On a affaire à des « créations » qui ne sont en rien des œuvres, qui sont des divertissements de « paumés » modernistes. Elles disparaîtront aussi rapidement qu'elles furent créées.

Il nous semble que l'homme a surtout besoin d'œuvres profondes, aptes à l'aider à construire sa vie. On ne peut que déplorer qu'on inflige à nos contemporains des fictions à ce point vides, nihilistes, ne construisant rien de solide ni de sain. Il est d'autant plus affligeant que le service public suisse soutienne ce genre d'égarements stériles.

D. Rouzeau

La série « Double vie », contenant six épisodes, a été diffusée sur la RTS entre le 10 et le 24 janvier 2019.

Le Venezuela et les intellectuels occidentaux

Dans sa *Lettre libérale* du 4 mars dernier, M. Emmanuel Garesus, journaliste au *Temps*, égratigne l'étrange relation entre « les socialistes occidentaux et le Venezuela » :

Le schéma est toujours identique. D'abord l'enthousiasme des intellectuels occidentaux vis-à-vis d'un modèle socialiste qui se présente comme « complètement différent » de ceux qui ont lamentablement échoué auparavant. Puis, après les limitations de liberté économique et l'échec prévisible, le refus de ces mêmes Occidentaux d'accepter l'évidence. Le canevas est toujours identique, de la faillite de l'Union soviétique à celle de la Chine de Mao, de Cuba, en passant par le drame du Venezuela de Chavez et de Maduro. Après l'échec et les drames humains, les intellectuels estiment que ce n'était pas le « vrai socialisme », indique l'économiste Kristian Niemietz [...]. L'espoir socialiste renaîtra pourtant ailleurs, selon l'auteur. Plutôt que de reconnaître leurs erreurs, les intellectuels occidentaux tentent toute sorte d'arguments ou se taisent. Comme ceux qui avaient fait le pèlerinage en Union soviétique il y a près d'un siècle. La faute au « raisonnement motivé », un biais cognitif qui consiste à ne prêter attention qu'aux informations qui confirment ses propres convictions. A cause de ce biais, l'évidence scientifique ne parviendra donc jamais à les convaincre de leurs torts.

On se réjouit de lire cette critique en règle de l'aveuglement de l'idéologie socialiste – qu'on pourrait sans doute étendre à l'idéologie libérale. On aimerait cependant ajouter un commentaire à propos du Venezuela. On a raison de dénoncer un régime socialiste qui, en misant sur une économie dirigée plutôt que sur la libre entreprise, anéantit toute prospérité. Mais on est tout autant en droit de ne pas admettre l'ingérence des Etats-Unis et de leurs suiveurs européens en vue d'imposer un nouveau gouvernement dont le seul mérite sera d'être plus « compatible » avec les intérêts occidentaux. Ceux qui se croient obligés de « choisir leur camp » et de trouver des excuses soit à l'ingérence, soit au socialisme, ont tort.

PGB

La Nation

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Besoin de chefs

Lorsque des attentats endeuillèrent la France en 2015 et 2016, les réunions de crise entrevues à la télévision suscitaient des impressions mêlées : les politiciens Hollande ou Valls n'inspiraient pas confiance, tandis que chefs militaires, gendarmes ou officiers des forces spéciales semblaient à la hauteur des événements.

En démocratie, le peuple (ou ses représentants) élit l'exécutif. Des machines électorales, les partis, se mettent en branle pour soutenir leurs candidats, lesquels vendent des programmes bourrés de promesses qu'une fois élus, ils tenteront assez mollement de réaliser.

Le peuple élit-il vraiment des chefs? Le régime démocratique permet-il à ceux-ci d'éclore? Qu'est-ce qu'un chef? C'est à ces questions que répond François Bert dans un petit livre paru en 2017, *Le temps des chefs est venu*.

François Bert compte parmi ses ancêtres le généralissime vendéen Jacques Cathelineau (1759-1793). Diplômé de Saint-Cyr, il est durant cinq ans officier à la Légion étrangère, incorporé à la compagnie de montagne du 2^e Régiment étranger de parachutistes. Ensuite, juste avant la crise financière de 2008, il gère des portefeuilles, puis se spécialise dans la formation d'équipes de direction. Il attache beaucoup d'importance au caractère des postulants, de façon à ce que les entreprises tirent parti de personnalités complémentaires. Dans son livre, il applique ses analyses au monde politique français.

Bert distingue trois types de profils qu'il nomme *prophètes*, *prêtres* et *rois*. Nous en possédons tous certains traits, avec une dominante dont il s'agit d'être conscient avant de choisir une profession ou d'accéder à un état-major de direction. Nous avons des atouts que nous pouvons développer, mais le fond de la personnalité est donné.

Les *prophètes* désignent les personnalités visionnaires, capables d'élaborer un

plan, de produire des œuvres artistiques ou intellectuelles, aimant à connaître pour connaître et visant la perfection jusque dans les détails. Personnes plutôt cérébrales, les prophètes sont souvent à l'aise parmi les conseillers de l'ombre. Bert range dans cette catégorie Valéry Giscard d'Estaing, Philippe de Villiers, Dominique de Villepin, Alain Juppé, Jacques Attali, Patrick Buisson, Eric Zemmour.

Les *prêtres* vivent par et pour autrui. Ils misent sur les relations humaines, aiment être aimés, détestent la solitude, cherchent à entraîner leur équipe après eux sans toujours savoir où. Ils sont souvent «clivants». On est pour eux ou contre eux, sans nuances. Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy, François Hollande et Emmanuel Macron appartiennent à cette classe.

Les *rois* sont les chefs naturels. Plutôt introvertis, taiseux, concentrés sur leur mission, ils écoutent leurs équipes, observent leurs ennemis et analysent le contexte. Leur rôle consiste à prendre des décisions et à faire face à l'imprévu. Leur qualité principale est le discernement. Ils n'accumulent des connaissances ou n'établissent des relations que si celles-ci sont utiles à la réussite de la mission. Ils agissent dans la durée. Si un chef vient à disparaître, la mission peut encore être remplie parce qu'il a pris soin de former un remplaçant, de donner l'impulsion et d'indiquer la direction à son équipe. Les vrais chefs ne sont pas obsédés par la perfection et produisent des décisions exécutoires. La victoire leur importe plus que le consensus au sein du groupe.

Aux yeux de Bert, Henri IV, Louis XIV et Napoléon furent des chefs. Il cite volontiers ces mots du Roi-Soleil, qui lui semblent définir au mieux le discernement opérationnel dont un bon chef est pourvu : *Gouverner, c'est laisser agir la facilité du bon sens*. Le général de Gaulle fut plutôt un visionnaire qu'un

chef. Bert reconnaît que la France lui doit beaucoup, mais il ne tient pas en haute estime ses capacités de chef militaire et politique. Lors de la Première Guerre mondiale, de Gaulle fut fait prisonnier; en 1940 sa division cuirassée ne mena aucune action décisive. En tant qu'homme politique, il tenait certes à l'indépendance de la France, mais quand les événements contrariaient sa vision, il perdait le fil, comme durant la crise algérienne ou en mai 1968; en 1969, il organise un référendum (perdu) pour remettre d'aplomb son ego, alors qu'il avait gagné les élections législatives l'année précédente. Selon ses critères, Bert ne distingue que deux chefs parmi les présidents successifs, Georges Pompidou et surtout François Mitterrand. Véritable homme de droite gouvernant à gauche, détesté mais respecté, fidèle en amitié, Mitterrand pensait que la France avait encore un rôle à jouer.

Ni Chirac, ni Sarkozy, ni Hollande ne furent des chefs; ils vendaient des programmes composés par d'autres, l'emprise des présidents sur le destin de la France s'étant amenuisée à cause du poids de l'Union européenne.

Macron est du même tonneau; il veut être aimé avant tout; il confond la formation d'un consensus bourgeois avec l'art de gouverner; il sait «faire le show», très à l'aise dans le rôle de candidat, maîtrisant l'art du débat.

Sarkozy et Le Pen auraient pu au mieux aspirer au rang de chef de bande. Le chef de bande dépend affectivement de ses subordonnés et ne sait les orienter vers un but.

A cause des élections toujours plus rapprochées et du désir de tout politicien d'être réélu, la démocratie exhibe des candidats perpétuels, mais ne produit des chefs que par hasard, quand il est déjà presque trop tard. Le bien commun exige une action dans la durée. Le chef disposant du discernement opérationnel écoute le contexte pour déterminer quel

événement est vraiment grave. Il ne se disperse pas et sait s'entourer de spécialistes de l'intendance, laquelle ne suit pas forcément comme le croyait de Gaulle. Napoléon lui-même a besoin d'un Berthier. Au combat, l'officier ne soigne ni ne console les blessés, sinon il cesse de conduire l'action. Un président n'a pas à être présent ou s'exprimer sur le lieu d'une catastrophe si elle n'a pas une portée nationale.

A la guerre, *le plan est le premier mort*: il est presque exclu qu'il soit parfait. Les plans et les programmes politiques ne prévoient pas tout. L'important est que le chef décide à chaque étape, qu'il franchisse des cols, car la route n'est ni plate ni droite, et que ses ordres soient exécutoires.

Selon Bert, les présidents français agissent sous un déguisement monarchique, mais sont plutôt des bouffons. Ils cherchent l'affection du peuple, mais préfèrent les *people*. Ce sont des vendeurs qui s'adaptent à la clientèle, avides de pouvoir et inaptes à l'exercer. Dans chaque sphère étatique, notamment dans le binôme exécutif, un chef naturel devrait être présent pour tirer profit des experts, communicants et autres *arrangeurs* capables de mettre en valeur les compositions des leaders.

Le danger révèle les chefs. On ne peut cependant pas souhaiter des désastres pour les voir surgir. Il faut pour l'instant composer avec les défauts de la démocratie et espérer trouver des chefs au sein d'institutions (l'armée, la police ou l'entreprise) qui ne fonctionnent pas selon un mode électoral.

Jacques Perrin

Des paroles en l'air ?

Dans 24 heures du 22 février, le coach de Simon Ammann, qui a triomphé dans le saut à ski, vante les qualités humaines du sportif : *Il n'a jamais oublié d'où il venait, il a toujours gardé les pieds sur terre*. Ce qui surprend de la part de «l'homme-oiseau».

C.

Occident express 26

Ils étaient venus dîner chez nous avec leurs trois enfants, vivant en Suisse mais Serbes d'origine. Nous avons en quelque sorte échangé nos destins. Pour l'occasion, nous leur avions préparé des mets simples accompagnés du gentil petit vin que nous produisons nous-mêmes. Ils s'exclamaient à chaque bouchée et ne tarissaient pas d'éloges, sur notre accueil, sur notre appartement, sur tout. Quelle vie vous avez ici! En voilà qui ont tout compris! Ah Belgrade, quand même, c'est autre chose que Lausanne! Tout se passait très bien jusqu'à ce que ma femme s'interroge: si cette ville vous plaît tant, que vous y avez famille et amis, pourquoi ne pas vivre ici? Ah, mais, bien sûr, enfin, c'est plus compliqué qu'il n'y paraît. Leur enthousiasme était retombé en quelques secondes. Je me suis souvenu de l'histoire du jeune homme riche qui voulait suivre Jésus. Ce dernier lui avait proposé de tout vendre et d'en distribuer le produit aux pauvres. Et le jeune homme était reparti, seul et triste, «car il avait beaucoup de biens» dit l'Évangile. Pour justifier leur refus de quitter Lausanne, ils mettaient la responsabilité sur le dos de leurs enfants. *Tu sais, pour eux ce serait une transition trop*

compliquée, c'est un âge sensible, etc. La fin de soirée fut plus calme. La diaspora produit des complexes étonnants. Ayant quitté leur patrie par nécessité, les diasporiques en conçoivent une culpabilité souvent écrasante. Ils vivent dans leur confort suisse mais souffrent de savoir que leur famille, là-bas, vit plus chichement. Ils compensent le fait qu'ils ne partagent pas les difficultés de leur peuple par des propos irrédentistes. Personne ne hait les Albanais comme les Serbes de la diaspora, les Palestiniens comme les Juifs de la diaspora, les Irakiens comme les Iraniens de la diaspora, les Turcs comme les Arméniens de la diaspora, les Serbes comme les Albanais de la diaspora et ainsi de suite. Heureux nulle part, partout insatisfaits, toujours prêts à devoir repartir, jamais sûrs d'aimer ou d'être aimés. Alors tous les étés ils reviennent chez eux. De visite en visite chez cousins et grands-mères, ils mangent pour six mois, embellissent le récit de leur vie, distribuent des cadeaux, soignent leurs complexes, encouragent leurs neveux à quitter le pays. Et puis ils repartent en courant vers leur Suisse propre en ordre. Tristes, car ils ont beaucoup de biens.

David Laufer



#balanceTaPorsche

Lors de l'inauguration du Salon de l'Automobile de Genève, M. Antonio Hodgers, président du Conseil d'Etat genevois, mais aussi membre de l'*International Gender Champions*, initiative militant pour la parité lors des événements publics, a refusé de s'exprimer afin de protester publiquement contre l'absence de personnalités féminines.

LE COIN DU RONCHON

Les plus optimistes en concluront qu'on n'a sans doute pas raté grand-chose : qu'est-ce qu'un écologiste peut dire de positif sur les automobiles? On aurait pourtant tort de prendre cette anecdote à la légère. Le fondamentalisme idéologique qui s'est

progressivement imposé dans notre société considère aujourd'hui comme un dogme la présence de quotas féminins dans toutes les instances de la vie politique et professionnelle. Ceux qui, même par simple inadvertance, ne satisfont pas à cette exigence se font désormais réprimander, et même sévèrement réprimander. Surtout, le simple fait de sourire en évoquant ces gamineries peut vous valoir la réprobation foudroyante de votre entourage – dont vous n'aviez pas réalisé à quel point il s'était récemment «radicalisé».

A ce rythme, l'exigence de *diversité sexuelle* viendra bientôt s'imposer jusque dans l'intimité des individus et des familles : fini les *apéros entre mecs* et le *shopping entre nanas*. Peut-être même ne tolérera-t-on plus – si l'on veut pousser la logique jusqu'au bout – les couples formés uniquement de messieurs ou exclusivement de femmes.